

Numbers de John Rechy

Martin Hervé

Numéro 267, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

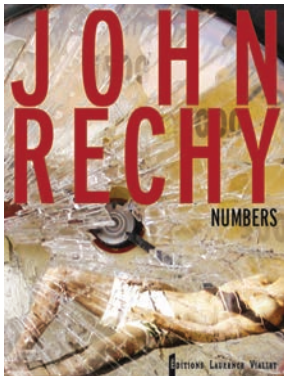
Hervé, M. (2019). Compte rendu de [*Numbers de John Rechy*]. *Spirale*, (267), 44–46.

Amour chiffré

NUMBERS

JOHN RECHY

Traduit de l'anglais
(États-Unis) par Norbert
Naigeon
Éditions Laurence Viallet,
2018, 256 p.



Lire *Numbers* de John Rechy, c'est déjà prendre la mesure du temps qui nous sépare de lui. Il a fallu attendre exactement cinquante ans avant que son deuxième roman, publié en 1968 aux États-Unis par Grove Press, ne voie le jour en français grâce aux éditions renaissantes de Laurence Viallet – qui comptent, dans leur catalogue, une constellation de soleils noirs tels que Kathy Acker, Osvaldo Lamborghini et David Wojnarowicz. Le décalage paraît d'autant plus étrange quand on sait que John Rechy est considéré comme l'un des premiers à avoir mis en scène tout un pan licencieux de la vie gay américaine du XX^e siècle. Parmi ses admirateurs, on compte David Bowie, Lou Reed, Christopher Isherwood ou encore Gus Van Sant, David Hockney et Jim Morrison. Seul Gallimard s'était aventuré à traduire son premier récit d'inspiration autobiographique, *Cité de la nuit*, qui expose ses mésaventures de gigolo entre New York et la Nouvelle Orléans. Même après le triomphe de ses premiers livres et l'obtention d'un poste de professeur à l'Université de Californie à Los Angeles, Rechy se prostitua encore longtemps, rencontrant parfois certains de ses élèves au détour du trottoir.

Entre des écrits sur la face interlope de l'*American Dream* et sa propre vie, insoluble dans la morale de son époque, autant dire que Rechy ne pouvait que susciter la fascination, quand ce n'était pas le scandale. À en croire ce fils d'émigrants mexicains, le succès n'était qu'un amant passager et sa place auprès de lui restait toujours à défendre : certaines personnalités du monde culturel auraient fait courir la rumeur selon laquelle l'inconnu Rechy n'était en fait qu'un faire-valoir, voire un pseudonyme de Tennessee Williams ou de James Baldwin. À près de quatre-vingt dix ans, le pornographe provocateur écrit toujours (*After the Blue Hour*, 2017). Découvrir son *Numbers* avec retard, dans cette inactualité où le parfum de scandale s'est estompé, s'avère peut-être une chance pour qui veut ressaisir la logique des impasses du désir que son livre met en question et qui n'a, elle, pas pris une ride.

QUI AIME PERD

Johnny Rio est beau, beau à se damner, et il le sait. Mais pour bénéficier de ses faveurs, il faut payer. Le désir a chez lui toujours un prix, ou ne se vérifie plutôt que par les dollars que le client se tient prêt à verser. Les billets s'accumulent comme autant de certitudes d'être aimé, jusqu'au jour où le monde s'effondre et que Johnny Rio se voit obligé de fuir sa vie réglée et tarifée de Los Angeles pour rejoindre la maison parentale, située dans la petite ville texane de Laredo. Après trois années d'une autre routine, rythmée par un travail assommant et des séances quotidiennes de musculation, Rio revient dans la mégapole californienne pour un délai de dix jours. Dix jours seulement, et sans prostitution: l'engagement est pris à la manière d'un pacte, que le personnage aurait passé avec lui-même pour se prouver quelque chose, sans savoir exactement quoi.

Or c'est un tout nouveau Los Angeles que le jeune homme découvre à son arrivée, alors que même les anciens lieux de drague ont été métamorphosés: à Venice Beach, la portion de plage réservée aux homosexuels est dorénavant saturée de tables de pique-nique et de voitures familiales, et les allées des salles obscures de cinéma sont surveillées par des vigiles, la lampe au poing. La municipalité, «*l'ennemi*», fait tout en son pouvoir pour chasser les pratiques immorales hors de la ville. Mais le désir trouve sans cesse de nouveaux chemins, des «*chemins égarés*», comme le rapportait cet autre écrivain du désir homosexuel, Mathieu Riboulet (*Chemins égarés*, avec Laurent Gaissad et Amélie Landry, 2017). C'est donc une cartographie sociale et symbolique du désir que Rechy rend compte, une véritable coupe anthropologique de la vie gay des *sixties*, lorsque la drague, paradoxalement, se faisait à ciel ouvert tout en privilégiant l'ombre, le recoin ou la cachette. Quand il fallait d'abord guetter le signe visible du désir, chez autrui, avant de pouvoir s'aimer à l'abri du regard des passants et de la police.

Cette dialectique visuelle d'un désir clandestin – entre apparition et disparition – s'est aujourd'hui trouvé un nouveau terrain d'exploration: tout se passe désormais à Griffith Park, ce labyrinthe végétal et rocailleux devenu légendaire depuis *La Fureur de vivre* (1955) de Nicholas Ray. Après un retour placé d'abord sous le signe de la déception, en raison du temps qui a passé, s'ouvre ainsi pour Rio une nouvelle ère de plaisirs illimités. Dans le Parc, il prend très vite ses marques et multiplie les partenaires anonymes. Chaque gars qui le suce est comptabilisé; Rio les énumère les uns après les autres, bouche par bouche, pour atteindre le nombre de trente, qu'il s'est fixé tel un idéal infernal et un garde-fou. Pour ne pas sombrer dans la vie d'avant, pour se prouver qu'il peut sortir de ce «*jeu*» qui s'est imposé à lui sans qu'il le veuille vraiment. Toutefois, le jeu répond à des règles strictes: ne pas toucher son partenaire, ni baiser ni pénétration, donner «*la seule chose qu'il sait offrir – sa bite*». Rio met un point d'honneur à suivre sa loi de «*non-réciprocité*», pour cadrer davantage avec le «*Mythe de la Rue*»: être ce gars suprêmement dur, insensible et dominateur, en tout cas sûrement pas un homosexuel, «*une tapette*».

Ce pourquoi le beau Rio ne se laisse draguer qu'à certaines conditions. Seul l'autre peut le caresser, l'astiquer, s'activer sur son corps, tandis que lui est entièrement concentré sur son objectif: jouir et penser (passer) déjà au suivant. Comme si son désir n'était jamais que le reflet de celui de son partenaire. Car ce dernier doit être le premier à donner le signal et à lui signifier qu'il veut coucher avec lui, jamais l'inverse. Johnny Rio est donc une étrange proie chassant son chasseur. Pure image du désirable suspendue dans l'attente et ses spéculations, pour soudain s'élaner, se précipiter, passer à l'acte et, invariablement, connaître l'insatisfaction. Évidemment, les descriptions d'une

On aurait donc beaucoup à gagner à prendre le texte de Rechy au pied de la lettre, c'est-à-dire, en l'occurrence, à partir des nombres. Tout son roman est tissé de chiffres, de numéros qui se répondent et forment une trame dense mais transparente [...]

sexualité gay insatiable et anonyme n'ont plus grand-chose pour choquer le lecteur actuel ou l'utilisateur de Grindr. Rechy devait d'ailleurs déplorer le terme d'écrivain homosexuel, qu'on lui accolait systématiquement, et plus généralement toutes les littératures à étiquettes : autant de manières de neutraliser une œuvre, de la cantonner aux seuls lecteurs avertis et de mieux nier, dès lors, l'énigme du désir et du sexe que l'écrivain met en lumière par certaines de ses figures les plus affolantes, figures que tout un chacun cependant rencontre, plus ou moins voilées, dans sa propre intimité.

JEUX DE MIROIRS

Numbers est un roman de son temps, et certaines expressions racistes ou remarques sur la « féminité » du personnage de Rio apparaîtront, au mieux, bien désuètes. Si ce récit des passions fugitives et compulsives peut se lire comme un précieux témoignage socio-historique, il tient avant tout du compte rendu névrotique, glaçant et comique à la fois – avec Rio, on passe constamment du rire à l'hébétéude. On aurait donc beaucoup à gagner à prendre le texte de Rechy au pied de la lettre, c'est-à-dire, en l'occurrence, à partir des nombres. Tout son roman est tissé de chiffres, de numéros qui se répondent et forment une trame dense mais transparente, l'auteur prenant soin de ne pas dissimuler grand-chose de sa logique symbolique. Ainsi de la nuée d'oiseaux venus s'écraser contre le pare-brise de la voiture de Rio, dans la scène d'ouverture hallucinée du livre. Car après les oiseaux morts et soigneusement comptés, ce seront les hommes que Rio soumet et dénombre, tous ces calculs minutieux ne renvoyant en définitive qu'aux grains du chapelet qu'il égrenait au fil d'une enfance marquée par le catholicisme et ses confessions culpabilisatrices. L'arrière-plan religieux et superstitieux sur lequel se dessine la pensée de Rio est l'autre point que l'auteur s'emploie d'ailleurs à mettre en évidence. Rechy n'a apparemment jamais lésiné sur le sujet, lui dont le roman *Rushes*, paru en 1979, figurait des histoires sadomasochistes saturées par un imaginaire christique.

Tout se passe comme si, par l'exhibition d'une écriture et de ses rouages, Rechy entendait livrer ouvertement les comptes d'un fantasme à suivre jusqu'au bout de ses lapsus, de ses contradictions, de ses règles absurdes et de ses effondrements angoissés. D'où, sans doute, le choix d'une écriture proche du flux de pensée, aussi nerveuse que souple, et qui ne manque pas d'éclat – Norbert Naigeon nous la rend avec finesse par sa traduction. Empêtré dans ce cauchemar ensoleillé, le lecteur découvre, à travers le portrait d'un Dorian Gray californien, les principes d'une obsession sexuelle et littéraire qui annonce peut-être déjà le *Démon* de Hubert Selby et *American Psycho* de Bret Easton Ellis. Pour le narcissique émérite qu'est Rio, le monde se limite à quelques repères essentiels, majuscules à l'appui : le Parc, le Miroir de ses toilettes publiques dans lequel il s'admire rituellement, jusqu'au Nuage de pollution qui ceint régulièrement la ville et qui donne à chaque chose une allure

fantomatique, à tel point que l'univers ne semble traversé que d'ombres et de spectres, les visages et les corps ne sortant de la grisaille que pour s'intéresser un moment à Johnny Rio et, vite, disparaître de nouveau.

C'est une « saison de sexe et de mort » qui s'est abattue sur Los Angeles, dont Rio serait aussi bien l'ange que le martyr. Car tout en haut du Parc, ou tout au bout du livre, l'attend le « Dieu Sniper ». Armé d'un fusil, celui-ci tue l'un après l'autre chaque vivant, comme le protagoniste d'un jeu de massacre universel. Encore faut-il tomber sur le « bon numéro ». Tirer un coup pour éviter que Dieu ne vous tire, c'est l'équation à laquelle s'en remet Johnny Rio afin de retarder la mort, de la maîtriser, de la dompter, et de faire de sa vie « quelque chose d'un pantomime, quelque chose d'un rêve gelé, d'une fièvre, d'un objet trouble, traumatisé, irréel. D'une danse gracieuse de fantômes », là où le corps comme le monde seraient définitivement arrêtés dans leur course. Car c'est en effet dans une course contre la montre, contre le nombre, en somme contre la mort, que se lance le héros du roman. Une mort autrefois aperçue dans le reflet d'un miroir, où Rio entrevit la « corruption » de la vieillesse et son compte à rebours enclenché : c'est justement cette image fissurée de lui-même qui décida de son départ, trois ans plus tôt. En retournant à Los Angeles, il veut donc prouver qu'il est ce « jeune homme » ou ce « joligarçon » éternel qui, par la vertu d'un néologisme qui en dit long sur la nécessaire réunion des deux termes, peut vaincre la mort elle-même. Hélas, l'angoisse revient inévitablement, au point que le lecteur se demande si ce n'est pas surtout elle qui fait grossir son sexe stakhanoviste. Mu par la mécanique bien huilée où l'horreur a partie liée avec la jouissance, Rio craint de se faire littéralement « absorber par le Parc » et, pourtant, y retourne tous les jours obstinément.

Numbers est une histoire d'amour, mais un amour en tout point chiffré. Si le désir était autrefois tarifié pour Rio le prostitué, il s'avère aujourd'hui entièrement régi par la loi de la non-réciprocité. C'est tout autant le rapport du personnage à son propre désir qui apparaît chiffré, lorsque Rio n'aime qu'à la condition que chaque partenaire soit évalué, numéroté, que tout amour soit fractionné et reste, de ce fait, bien hermétique pour celui qui s'épuise à y penser. Enfin, cet amour est chiffré au sens où il laisse le lecteur sur une interrogation : que cherche-t-on dans l'autre que l'on désire et dont on jouit ? Qu'est-ce qu'on désire, dans le désir lui-même ? Si Rio est sans doute un peu à l'image de Rechy, *Numbers* se révèle alors être du même bois que son héros : mélancolique, méthodique – peut-être trop –, ravageur et généralement haletant. Roman de la division, roman en deux temps, en deux tons, organisé comme un jeu de miroirs, *Numbers* n'entend rien résoudre ni conclure. Qu'advient-il une fois les dix jours écoulés, les trente amants baisés ? Qu'est-ce que cela peut faire d'embrasser, de pénétrer, de s'offrir à un autre homme ? Qui domine qui, entre soi et l'autre, entre soi et l'autre en soi-même ? À ces questions, Rio opposera la seule réponse qu'il peut donner, celle d'un nombre encore et toujours premier, et de l'abîme qu'il ouvre sous ses pieds.